

PLACE DES TERNES

On dit toujours qu'avant... mais là c'est vrai. C'était réellement mieux sous De Gaulle ou Pompidou. Quand les zélés CRS du ministre Marcelin faisaient clapoter un concert de Gong version pataphysique en coupant la sono. Au moins là, les spectateurs floués (ce qu'ils sont quasiment systématiquement toujours aujourd'hui...) hurlaient, s'agitaient. Il se passait quelque chose. Alors qu'à l'instant présent, sous le joug Messier, tout est à la fois drame, torpeur et basse acceptation de son veule destin. Pas un seul équivalent au premier Gong de David Allen (c'est-à-dire quelque chose de plus talentueusement anarchiste que de foncièrement musical...) à l'horizon. Plus un seul gros sourcil de Pompidou pour faire rire, plus une seule charge "politique" d'autonomes casqués cherchant à rendre la musique pop "libre et gratuite".

Le vide, le faux cynisme mêlé d'ignorance pour les choses réellement sensibles (l'insupportable culte Gainsbourg - un talent en réalité très moyen, plus Universal que réellement universel - est par exemple assez significatif de l'énorme place qui est désormais laissée à l'anecdotique et au superflu...) et surtout l'incontournable sérieux généralisé définissent le non swing ambiant. Prouvant ainsi que la vie a quitté le bateau sur ordre du capitaine (de l'industrie, rajouterait quelques vieux ronzons trop idéalistes pour paraître un tant soit peu crédibles...).

Relégués aux oubliettes, les pieds de nez tendance "free", et les mots d'ordre aussi naïfs que récurrents (aujourd'hui, certains expliquent que le rap fait office de porte-parole. Mais peut-on sérieusement écouter les dires des gens enfoncés dans des survêtements ?...).

Tout ce qui pourrait rappeler un tant soit peu les excentricités et les débordements de nos hiers connus de près, ou rêvés de loin, est soit interprété d'une façon cadrée et subjective, ou soit - encore pire ! - détourné de façon litchee et "second degré" calculé.

Regrets éternels pour ce qui a au départ donné un grand plus à beaucoup de vies. C'est-à-dire cette subversion aussi drôle que naïve qui donnait envie à la fois d'en découdre et de se construire son petit monde à l'écart du gros reste.

Mais par les temps qui courent ce qui ferait le plus (re)tirer sur le shilom, ou à la carabine (selon l'humour...), c'est avant tout le disparition tragique de ce moteur aux audaces qu'était le simple plaisir de

faire. Plus rien de ce qui se passe désormais ne respire cette allégresse béate du moment. Plus rien de ce qui passe ne semble sortir de personnes qui sont juste contentes d'être là et de tenter de le faire partager. Plus rien de ces solos de guitares acid rock que l'on devait démarrer après un sourire ou un clin d'œil aux autres membres du groupe (ah, ce miraculeux passage de "Not Fade Away" à "Going Down the Road Feeling Bad", Live in New York, mille fois entendu...), plus rien du passage de micro fait juste pour voir. Désormais, derrière ce que l'on croit être de l'instinct, il semble qu'il y ait toujours une sorte de réflexion ou de discours plus ou moins suspect : « Et si je le casse, ça colle avec le reste ? ».

Quasiment tous on rejoint Las Vegas, même ceux qui disent détester le show (les soi-disant rebelles sont d'ailleurs ceux qui se font le plus facilement avoir. A se complaire dans le noir on ne voit pas vraiment de quoi sont faits les alentours et ceux qui coupent la lumière...).

Epoque de rétrécissements, plombée par toutes les peurs et par les systèmes que l'on ne peut même plus combattre ou contourner. Car pour y parvenir

il faudrait au moins savoir où les forteresses sont réellement érigées...

« L'insupportable culte Gainsbourg : un talent en réalité très moyen, plus universal que réellement universel »

Les seules choses que l'on peut à la rigueur encore faire c'est souhaiter bon anniversaire aux derniers affranchis. Ou alors se remettre en boucle "Baader Meinhof" (VC Record ITD / Hut Recordings) en rêvant d'une épidémie d'explosions de jets privés au dessus de

conseils d'administrations ou de réunions du G8. Ce qui bien sûr ne doit pas et ne peut pas suffire.

■ Eric Tandy. Paris/Rance, février 2002

Même si pour les amateurs de rock français des années 80, c'est Gilles qui vient naturellement en complément de Tandy, avec une vague image de Vampire collée aux baskets, c'est à Eric que l'on doit l'inusable hymne punk français "Fier de ne rien faire". Esprit indépendant donc et forte personnalité, Eric a bien poussé la chanson (pas très nette) sur des disques vite devenus introuvables avec les Nouveaux Riches, ET (ep chez New Rose) et un 45 t solo (Attendre chez Surfin' Bird) mais c'est surtout comme parolier des Olivenstein, Dogs, Paco Rodriguez et Monsieur Kuriakin, Gilles Tandy et les Rustiques, Axel Bauer... qu'on (je) l'a découvert. Journaliste de profession (Musique Info Hebdo) mais "écrivain" de vocation (textes dans Ogun, Comix USA) il trempe sa plume à l'occasion pour les fanzines. ■ Cathimini